

Passion Râlerie

Passion Négation

14/05/26

Doomscrolling // Pie Voleuse // Nihilisme

Je ne sais pas vous, mais moi, en ce moment, j'ai l'impression que tout le monde cri. Sur les réseaux sociaux et à la télévision j'ai l'impression que tout le monde fait preuve soit d'une aisance critique aussi criarde que superficielle soit d'énervement indigné et acide. Les mots employés sont brutaux. Celui qui professe des menaces tremble de la nuque, lève l'index, balaye les contradictions, il accuse en retour et il trouve des raisons supérieures pour se défendre en se plaçant lui-même en victime. Cette agressivité défensive est tellement appuyée que j'ai l'impression que tout le monde est victime de tout le monde et que chacun est prêt à prendre les armes verbales pour se défendre avec d'autant plus de passion qu'il prend plaisir à taire les victimes réelles.

À côté de ça, Peter Thiel pense que la paix et la sécurité des populations d'Europes et d'Amérique du Nord sont le signe de leur anomie. Il y voit les signes avant-coureurs de l'avènement de l'antéchrist. Son analyse de l'anomie est bien loin de celle de la critique punk du conformisme de la classe moyenne entretenu par ses divertissements et son luxe de vie. Peter Thiel plaque là-dessus plutôt l'épître aux Thessaloniens : « Quand les hommes diront : Paix et sûreté ! alors une ruine soudaine les surprendra, comme les douleurs de l'enfantement surprennent la femme enceinte, et ils n'échapperont point. ». Avec son observation paranoïaque, Thiel se place parmi ceux qui hurlent et qui font aujourd'hui un tapage pénible et menaçant. Sa morale est celles des brutes et des brutaux.

Cette situation est relativement ennuyante. Nous avons des guerres qui se déclarent et personne n'est là pour manifester dans la rue. Les richesses prennent des écarts faramineux et personne n'est prêt à prendre les armes pour aller racketter les voleurs. Le pouvoir politique devient de plus en plus opaque et la corruption se renforce et tout le monde préfère recréer les névroses du secret sur son lieu de travail et avec ses amis. La destruction du vivant est une vérité scientifique et tout le monde est dans le délicat équilibre de sa propre dette carbone et joue des deux mains, l'une prenant ce que l'autre se leurre de rembourser. Où sommes-nous passé ? Pourquoi le cosmopolitisme, le plus beau mot de la politique est-il déchiré par tous ces égoïsmes et ces incompétences lorsque ce n'est pas par leurs prédatons politique ?

Parmi tous ces cris et toutes cette violence, je me demande comment la négativité dont elle témoigne peut retrouver une certaine dialectique. C'est-à-dire des voies de sortie. Pour l'instant le dialogue est bloqué sur lui-même. La rage et la colère tournent en boucle sur elles-mêmes. Les adversaires d'aujourd'hui sont toujours si externalisé et finalement si absent que les populations bourgeoises, c'est-à-dire les populations de nos société démocratique, sociale, libérale et maintenant illibérale, se remplissent le ventre de leurs haines réintrojeté. Mais où retrouver le souffle d'air ? Comment peut-on retrouver collectivement le chemin de la politique ? Comment peut-on de nouveau obtenir une lucidité, à la fois comme peuple, comme individu, comme organisation et comme participant d'un avenir collectif ?

La brutalité a sûrement des tours pour enfermer les populations dans leur immobilisme. C'est pourquoi je m'interroge sur les tactiques qui sont utilisées pour entretenir cette situation. Voilà pourquoi je me pose les questions suivantes. N'y a-t-il pas d'autres solutions que celles que les spécialistes nous proposent dans les médias ? Pourquoi les prisons sont-elles remplies de personnes ayant commis certains délits et pas d'autres ? Et combien de fois nous sommes nous dit que si c'était nous qui proposions une solution, celle-ci n'aurait pas cette allure ?

Je partirais du présupposé qu'une certaine modernité pose de faux dilemmes à nos intelligences, intente de faux procès aux personnes vulnérables, et pose des fausses issues aux questions politiques. Qui est derrière cela ? Sûrement pas Peter Thiel, même s'il a sûrement mieux compris que beaucoup d'entre nous comment tirer son épingle du jeu. Serait-ce simplement le cours de l'histoire ? Serait-ce l'abandon collectifs de nos responsabilités ? Je présuppose en tout cas que ce n'est sûrement pas un partir-en-folie de l'évolution technique ou de l'ambition politicienne. Je pense plutôt que cette fascination pour nos propres échecs et pour l'introjection de notre propre peur est une construction consciente de nos émotions par des tactiques et des techniques culturelles qui sont autant de tours de passe-passe.

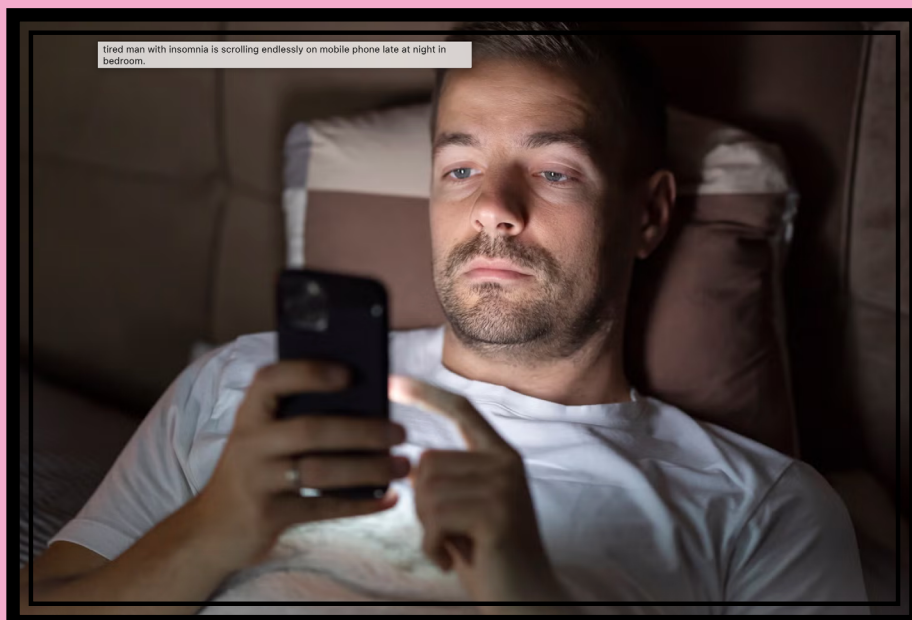
Pour comprendre ces fausses issues, ces faux procès et ces faux dilemmes, je vous propose d'étudier la triade suivante :

Doomscrolling // Pie Voleuse // Nihilisme

DOOMSCROLLING

Le *doomscrolling* consiste à passer son temps sur un réseau social dans l'attitude du spectateur du désastre. C'est l'équivalent du zapping avec le style de l'architecture des réseaux sociaux. Les contenus sont disposés de haut en bas et sont générés indéfiniment. Ils défilent et provoquent un vertige. Les contenus sont souvent négatifs, ils nous attristent, ils annoncent régulièrement la fin de quelque chose ou mobilisent le ressentiment et l'agacement. L'ensemble entretient l'esprit du « ça suffit ».

Les psychologues remarquent actuellement la relation forte entre la consommation de ces contenus et la dépression. Subhashree Panda donne cette définition: « Doomscrolling refers to obsessive consumption of toxic information or news. It is characterized by browsing negative news feeds in



computer or internet ». Le *doomscrolling* est en grande partie la rencontre de la fonction de la roulette de la souris (le déroulement sur l'axe des y) et de la culture de la peur.

Plusieurs auteurs reconnaissent que cette culture de la peur a été particulièrement favorisée par les catastrophes mondiales de la dernière décennie. Ils énumèrent la crise des *subprimes*, la covid 19, l'attaque par la Russie de l'Ukraine, les effets perçus du réchauffement climatique et finalement les attentats terroristes qui nous ont plongé dans des *directs* diffusés sur des fils d'actualité dont la nervosité des notifications entretenait nos attentions anxieuses. Ce qu'il faut ensuite comprendre c'est l'espèce de dégradation d'échelle qui meut cette anxiété. En effet, si les raisons de l'angoisse ont d'abord une dimension commune que l'on peut comprendre, leur application se fait ensuite à une échelle beaucoup plus individuelle et vulgaire. Ces auteurs soulignent combien les contenus les plus anodins arrivent très rapidement à être des contenus eux même anxiogènes et comment les contenus s'uniformisent vers une émotion immédiate, incertaine et, par les effets de la comparaison et de l'imitation, dévalorisant. Il y a cette réflexion que regarder le *reels* d'un influenceur buvant une boisson orangée dans une eau turquoise tandis que l'on vide notre lave-vaisselle familial a déjà cet effet désespérant. La menace est une image et l'image appelle des images similaires qui renforcent des bulles de filtres qui enferment les spectateurs. Et cet enfermement qui correspond à une consommation obsessionnelle d'images brèves et brusques est la caractéristique de la consommation à perte qu'est le *doomscrolling*.

De cette manière, le concept de *Doomscrolling* n'est pas là uniquement pour comprendre que les boomers zappaient à la télévision pour s'abrutir et que les nouvelles générations font la même chose en scrollant et que, pour les uns comme pour les autres, ceux qui produisent des contenus médiatiques cherchent et mobilisent surtout la peur et le ressentiment qui fonctionnent si bien pour saisir l'attention des masses. Ce concept est surtout important pour comprendre les démarches de captation de l'énergie créatrice des consommateurs. C'est pourquoi le terme de *doomscrolling* décrit la consommation dans le *scrolling*.

Aujourd'hui nous connaissons peut-être tous cette expression quasi proverbiale comme quoi si un produit de consommation est gratuit c'est que tu es toi-même le produit. Richard Serra et Carlota Fay Schoolman l'exprimaient déjà dans un clip de 1973. Oana Goga précise dans son étude sur Facebook que les publicitaires disposent de 250 000 attributs de ciblage pour profiler les utilisateurs de la plateforme. Facebook propose grâce à ces attributs de profilages des publicités personnalisées dans les flux d'actualités personnalisés de ces mêmes utilisateurs.

Ceci est peut-être ce qui est difficile à comprendre avec l'idée comme quoi nous produisons des données en faisant défiler nos fils d'actualité et en cliquant sur des images. Les différentes échelles de données sont fondées sur des décorrélations. En quelque sorte le profilage est sûrement encore trop distant pour qu'un fournisseur connaisse à la fois le nom de notre fils, notre adresse, notre goût pour le chocolat, le type de sport que nous pratiquons, le travail que nous exerçons et notre identité civile et médicale. Mais cette décorrélation, qui nous anonymise partiellement, n'empêche pas que nos numéros de téléphones anonymisés puissent être vendus en lots à des entreprises faisant du démarchage commercial ou que le regroupement quantitatif de notre passion pour tel image de sport soit vendu à des chaînes de magasins de sports qui ignorent tout de nous mis à part la localisation de notre adresse IP et notre *hobby*. Et ces informations décorréliées sont intéressantes pour identifier des populations à des échelles transitoire, c'est-à-dire qui mobilisent aussi bien des tendances larges que des goûts personnels. A ce propos le scandale des Cambridge Analytica est d'une grande importance. Si l'on connaît les habitudes vestimentaires d'un panel de population, il est possible de s'habiller comme il faut pour s'adresser à cette même population et toucher son cœur.

Comme l'explique David Chavalarias, ce que cherchent ces entreprises n'est pas qui tu es mais quelles sont tes réactions. L'identification des données que tu produites et leur utilisation dessine un environnement de pratiques qui est proprement le terrain de leur économie. Elles vont chercher à capter l'activité au sein de ta bulle de filtre. C'est à ce point que ce comprend l'extraction des données

que nous produisons sur les réseaux. Car c'est bien là que nous travaillons sans être rémunérer. Nous produisons des statistiques qui sont ensuite revendues. Nos *likes*, nos commentaires et même nos attentions sont ainsi un travail qui crée une richesse parce qu'il est ensuite déplacé dans un autre marché. On passe ainsi de l'économie de l'attention à l'économie marchandes sans que nous en retirions des bénéfices.

Le scandale, la catastrophe, la nouvelle sensationnelle créent des renforcements des contenus tristes. Aujourd'hui, leurs existences touchent toutes les échelles d'informations. Javier Miley fait des concerts géants avec des images de destruction en arrière-plan, Poutine fait du cheval torse nu tel un nouveau barbare, Trump parle à la nation avec la vulgarité et l'imprévisibilité d'un grossier au bar en même temps que l'on assiste à l'éradication de populations, à des confessions indignées sur les injustices sociales et à des témoignages de désarroi face à l'augmentation du prix du pétrole. Adorno remarquait dans son étude sur la personnalité autoritaire, que le pouvoir par la peur était une méthode politicienne de contrôle des masses. Et cette possibilité de la peur apparait donc déjà dans le dispositif matériel des réseaux. Ils sont sans pagination, ils ont une continuité sans fin déterminé, ils ont des frontières floues, ils sont capables de cibler parfaitement les individus et constitutivement ils ne sont jamais dans la vérité par rapport à la réalité car ils ont ce décalage toujours un peu irritant. Décrit de cette façon-là, on pourrait s'imaginer lire là la description du fantôme d'un Alien. Ainsi les contenus sont souvent des sélections partielles et intéressées des événements, les scénarios sont souvent totalement déconnectés de la réalité que nous vivons mais ils prétendent à la simultanéité de ce qu'ils racontent. L'unité de temps, de lieu et d'action est réduite à la minute. Et l'effet captif car il nous met essentiellement en défaut même lorsque les contenus sont positifs.

C'est dans ce contexte que le faux dilemme a une place particulière. En lui viennent se conjuguer le rapport physique à l'action de scroller et le rapport idéologique du *Doom* apocalyptique. Un faux dilemme est un tour rhétorique qui consiste à faire la proposition d'une alternative face à un problème de manière si persuasive que l'on en oublie les autres possibilités. Ainsi les spécialistes, les influenceurs et les acteurs des réseaux sociaux vont-ils utiliser des questions à réponses multiples n'ayant que deux solutions. Celui d'aimer ou de ne pas aimer, de partager ou de ne pas partager, d'être d'accord ou pas. Ce qui leur importe est que la réponse va de toute façon dans le sens d'une réduction du jugement et d'une augmentation de l'émotion. Le faux dilemme produit un intérêt en convoquant notre intelligence mais surtout en contrôlant totalement les réponses.

Il y a alors de quoi se demander ce que cherchent profondément à capter les propriétaires des réseaux sociaux. Il y a fort à parier que ce soient nos pulsions. C'est-à-dire notre geste de scroller entre les contenus. Ces gestes sont les gestes du travail que fournissons gratuitement sur les réseaux et c'est ce qui est proprement capté par les réseaux. C'est seulement ensuite qu'ils sont qualifiés par des contenus. Sur les réseaux, nos pulsions n'ont pas le temps de devenir nos désirs. Ils nous ôtent notre pouvoir de producteur et notre statut de sujet. Le *doomscrolling* et son rapport à la dépression en est l'exemple par excellence en ce qu'il encourage le choix d'aimer le désastre et surtout de déterminer ce qui pose problème ou pas. Et lorsque je pense à tout ceci, je pense au fait qu'avoir le pouvoir de définir ce qui est problématique ou pas est un des signes de la domination.

LA PIE VOLEUSE

Un jour, lors d'une promenade dans la campagne autour de Rodez, je me plus à observer la chose suivante. A chaque fois que je m'approchais d'un regroupement de maison deux pies se montraient à ma vue. C'était comme si elles annonçaient la présence de l'homme avant même que je me rende réellement compte de la présence de ces maisons. En effet, elles s'envolaient à ma vue sans que je n'eusse encore vu d'habitation ou de portails de propriété. J'entendais leur jacassement, je les voyais s'échapper à mon passage, puis je discernais un toit de maison ou la peinture écaillée d'un portail loin du centre bourg.

Je me plaisais à me souvenir que l'on disait de leur vol qu'il était hésitant, fait de changement brusque et capricieux. Je me souvenais que l'on disait de la pie qu'elle ne volait jamais en ligne droite et que l'on disait de son vol qu'il était en festons. Ce jour-là, elles allaient par deux, en couple, et cela venait confirmer ce que j'avais lu de leurs sociabilités et de leur compagnonnage fidèle. Je pensais alors à la proximité des pies de nos lieux de vies et les souvenirs d'enfance dans la ferme familiale me revenaient. J'aimais déjà leur robe blanche et noire, et j'étais très impressionné par la beauté du bleu du creux de leurs ailes. Dans le flot de ces souvenirs, me revint ce roucoulement des tourterelles qui accompagne la fraîcheur du petit matin et me revint les présages que l'on prête aux corneilles et choucas. Ce jour-là ces trois animaux réapparaissait dans chaque hameau. Les corneilles attaquaient les pigeons un peu lourdauds, les pies volaient en arabesque et une frontière semblait les séparer des faucons, des hérons et des buses que j'avais pu voir au milieu du causse. Je me suis alors demandé pourquoi disons-nous de la pie qu'elle est voleuse ? Et pas des corneilles qui, lorsqu'elles n'attaquent pas les pigeons, mangent les graines que l'on vient de semer ? Je me suis demandé, pourquoi la disons-nous bavarder avec ce sens du bavardage un peu ennuyeux et irritant, le jacassement ? Je me suis demandé si ce qui motivait ces qualificatifs était sa présence à la fois proche et lointaine de nous.

La pie est nommée dans le système de Linné qui reprend le terme latin, *Pica Pica*. La pie commune d'Europe occidentale est nommée *Pie Bavarde*. Les Anglais la nomment *Magpie* et c'est une contraction du diminutif de *Margaret* et du terme français *pie*. Dans la langue vulgaire, on l'appelait l'*agace* et le terme apparaît étymologiquement en même temps que le terme *agacer*. Le terme Latin de *Pica*, viendrait lui-même de *Picus*, le pivert, l'oiseau de Mars, mais aussi de *pikkare*, piquer. L'origine de ce terme *pikkare* n'est pas claire et cette obscurité tourne et se déploie des termes basés sur la racine *pic*. Certains y entendent une onomatopée.

Le cri de la pie est le jacassement. Ce terme qualifie aussi le bavardage criard. Cette sensation d'agacement produit par la pie semble remonter à loin. Ovide raconte par exemple l'histoire des neuf sœurs qui vinrent provoquer les neuf muses des arts et qui, à l'issue d'une joute qu'elles perdirent, furent transformées en pie et emportèrent leur caractère acariâtre à l'orée des bois. Ovide insiste sur l'aspect totalement non artistique de leur voix en décrivant « leur rauque jacassement et leur penchant immodéré au bavardage ».

Pour trouver un peu de tendresse et de respect, il faut lire plutôt les compilations de Pline. Il décrit leur ingéniosité technique et souligne qu'elles aiment à prononcer des paroles qu'elles se plaisent à apprendre. Il décrit lui aussi leur penchant immodéré au bavardage, mais cette fois-ci ce bavardage est similaire à la passion des poètes. Il rapporte ainsi : « elles étudient intérieurement leur langage ; elles montrent, par leur soin et leur application, tout l'intérêt qu'elles y portent. Il est certain que des pies sont mortes des efforts que leur coûtait un mot difficile. La mémoire leur fait défaut si de temps en temps elles n'entendent pas les mêmes paroles ; et pendant qu'elles cherchent elles témoignent une joie extraordinaire si le mot qui leur manque vient à frapper leur oreille ».

C'est vraiment pour cette tendresse de Pline associée à notre voisinage commun que je me suis demandé pourquoi on lui témoignait notre manque de confiance. Peut-être est-ce parce que la pie



ne fait pas exactement parti de nos commensaux, c'est-à-dire des espèces qui mangent à notre table. Elle se trouve sur les bords de nos habitations mais elle n'appartient pas non plus à un état radicalement sauvage. Cet éloignement et cette proximité semblent même se retrouver dans son attitude. Elle se déplace en chaloupant, en feston donc, et lorsqu'elle accélère le pas elle saute de manière irrégulière à droite et à gauche. Son chant est rêche par rapport à celui des mésanges et surtout par rapport à celui du merle que l'on aime tant. Elle mange les graines que nous venons de semer, elle se nourrit de cadavre, d'œuf d'autre espèce et d'insecte, et son intelligence est parmi les plus élevée des passereaux. Mais ceci la rend surtout omnivore et opportuniste. Alors, sont-ce sa bizarrerie, sa relative proximité et sa ressemblance qui nous l'ont fait la médire ? Est-ce pour notre ressemblance que nous l'avons qualifié de voleuse ?

Je retrouve ainsi dans les dictionnaires l'expression « larron comme une pie ». Louis Charles Caignez écrit une pièce de théâtre intitulée *La pie voleuse, ou la servante de Palaiseau*. Et c'est cette pièce qui inspira Rossini et Gherardini pour leur opéra, *La pie voleuse*. Hergé mis les deux pieds dans le plat avec les *Bijoux de la Castafiore* et maintenant les ornithologues s'efforcent en diverses expérience à démontrer que la pie n'aime pas particulièrement les petits objets qui brillent. Elle est plutôt suspicieuse à l'égard des objets qu'elle ne connaît pas et passe surtout son temps à chercher à se nourrir plutôt qu'à se rendre belle.

Son statut entre commensal et parasite ne mérite peut-être pas une affaire d'état même si les préfets le pensent surement et autorisent sa chasse. Mais nous pouvons quand même nous interroger pourquoi nous méprisons tant ceux qui nous sont si proche et qui nous sont si ressemblant que nous leur intentons les procès que nous aurions pu nous intenter. Une caractéristique des criards d'aujourd'hui, je trouve, est qu'ils mettent tant d'énergie à essayer d'accuser et de critiquer des choses si anodines que tous procès d'intention qui n'a pas un peu l'envergure du bien commun me semble aujourd'hui vain.

Lors de cette promenade sur le causse, je me demandais ainsi à quel moment les préoccupations de nos semblables descendaient au niveau des affaires courantes et de la petite histoire personnelle pour capter toute l'énergie des personnes présentes. À plusieurs moments je me suis dit que cette manière de se prendre soi-même comme référence pour évaluer notre environnement et nos semblables était bien le premier signe des faux procès qui captivent nos préoccupations et nos intrigues.

NIHILISME

Le seul espoir que nous pourrions avoir à l'égard de ces faux dilemmes et ces faux procès qui ont tout pour évoquer l'esprit nihiliste d'une époque parce qu'ils en disent le vide, pourrait être l'espoir dialectique. Mais si le nihilisme est dialectique c'est que quelque part la contradiction qu'il reçoit est déjà intégrée dans sa nature, puisqu'il est la négation dans son essence. Le nihilisme dialectique se répète naturellement sur lui-même. Mais pour être dialectique, le nihilisme doit nécessairement atteindre le point de bascule où il ne peut plus avoir d'existence en propre et où il laisse place à une grande et véridique affirmation. Sa dialectique est donc paradoxale en ce qu'elle affirme les contraires et le renvoi à un effet de mode.

Le nihiliste peut alors se tourner vers un absolu religieux. Sur ce chemin de pensée, le nihiliste arrive à se dire que croire à la positivité du nihilisme trahit encore la nature du nihilisme, il doit donc radicaliser totalement sa dynamique. Le nihiliste trouve par-là la vérité de son geste sous la forme d'une suspension de la réalité. Mais le nihiliste conséquent rencontre cette fois-ci le paradoxe du vide. Il cherche en effet un geste qui puisse être en soi-même sa propre négation. Par ce chemin, il arrive à une sorte d'apnée mentale, une sorte de lâcher radical de sa volonté ou encore à une sorte d'abolition de ses fonctions naturelles. Ce nihiliste va à la rencontre des illuminations transcendant-



tales de ses émotions qui, on le sait, arrivent dans leur plus grande simplicité. Mais pour réussir, il triche avec lui-même en se prêtant au jeu du qui perd gagne. En effet la véritable suspension de notre vie est la mort et tant que les morts ne reviennent pas pour nous dire ce qu'il y a de l'autre côté il y a fort à parier que ceux qu'ils le font nous partagent les fruits d'un savoir intrinsèquement indicible. Et c'est pourquoi la spéculation sur le silence appartient à la comédie du gourou.

Mais il y a encore une autre version du nihilisme. Elle prend forme un peu comme un mélange des deux versions précédentes. Elle est politique et individualiste à la fois. Elle est à la fois une grande affirmation et à la fois l'attente d'un absolu illimité. Elle trouve sa formule dans l'historique « puisque rien n'est vrai tout est permis ». Mais alors là, nous arrivons au comble de la contradiction puisque la permissivité trouve ses limites dans la force et la puissance. La force physique, la puissance économique, la réputation et les succès de l'intelligence seront alors les garants de la vérité. Et ces forces sont bien loin d'être les forces du néant ou du rien. Ce sont des forces positives de l'élaboration de la réalité qui font que l'argument nihiliste devient une coquetterie un peu prétentieuse.

Pour autant, le nihilisme trouve une application politique beaucoup plus rapidement que chez les amoureux de la pensée. Les nihilistes russes du XIX^{ème} siècle défendaient la destruction des rapport

sociaux injustes ainsi que l'assassinat politique et ont ainsi contribué à la définition étatique du terrorisme. Ils ont favorisé la définition du terrorisme dans le sens où c'est la violence réalisée par une minorité à l'égard de la majorité normée. Mais ce faisant, l'inventivité des nihilistes européens est qu'ils ont dénaturés les rapports sociaux ou plutôt sapés le travail de naturalisation des rapports sociaux par les dominants.

Les hiérarchies, les ordres qui structurent les échanges entre les personnes, les valeurs attribuées sont socialement prêtées à certains individus comme leur étant propre. Ils le sont sûrement dans le sens où n'importe qui ne peut faire n'importe quoi à n'importe quel moment. Mais la nécessité reste relative dans la mesure où il n'y a pas eu de tout temps des influenceurs, des stars de la télé-réalité, des ministres des sports, des tsars, des chevaliers, des esclaves ou encore des entreprises avec des dizaines de niveaux hiérarchiques. Pareillement, les rapports de violence sont totalement encadrés dans ces structures historiques et politiques. La classe dominante et les dominants exercent leur violence sur les subalternes sans que les subalternes ne puissent exercer leur violence sur les personnes qui les dominent. Tandis qu'ils sont condamnés à exercer cette violence les uns sur les autres, et à recevoir des procès pour leur actes, la violence des dominants porte des noms précis. Cette violence est celle de l'exploitation, de l'expropriation, du contrôle des idées en ayant le pouvoir de désigner ce qui est un problème ou pas, et, comme les étudiants foucauldien vont le répéter, cette violence est un droit pris sur les corps des dominés. La violence révolutionnaire nihiliste attaque ces rapports sociaux. Sa base idéologique est de faire apparaître l'arbitraire de leur existence et le caractère fugace de leur nécessité. Le terme de nihilisme réapparut ainsi communément lors de la Révolution française à partir des écrits d'Anacharsis Cloots.

Mais la précipitation et la conviction politique n'occultent pas l'impossibilité de ce terme. Le terme porte en lui-même un flottement et une virulence qui le rend vague et difficilement manipulable. Alain de Libera situe son invention dans un texte du prieur de Saint Victor en 1177 et celui-ci l'emploie déjà mal à propos pour désigner les conceptions théologiques de Pierre Lombard et Pierre Abélard en les accusant d'hérésie. Le terme sera par la suite toujours mal adapté puis glissant. Dans leur étude sur la généalogie du concept, Michèle Cohen-Halimi et Jean-Pierre Faye remarquent même que sa fluidité et l'aspect impalpable de sa définition le font circuler entre les désirs de destruction, les critiques de déclin des ordres sociaux, les lamentations de la perte des idéaux et les volontés de meurtres. Ils remarquent que régulièrement le terme est employé par chacun des adversaires pour décrédibiliser l'autre et que le flottement de sa désignation finit toujours par retomber sur la minorité isolée, singularisée et rendu bouc émissaire par la norme commune. Aux 18, 19 et 20^{ème} siècle, le nihilisme finissait ainsi toujours par être reproché aux Juifs. Aujourd'hui, le terme garde encore sa puissance évocatrice et sa fragilité. Ce qui caractérise à chaque fois l'utilisation du terme de *Nihilisme* est globalement les fausses issues auquel il aboutit. Que ce fut la faiblesse théorique de Bakounine, les crachats antisémites de Dostoïevski, les confusions humiliées de Heidegger, l'obscurantisme de Jacobi, à chaque fois le nihilisme finit par tomber du mur qu'il dressait lui-même en croyant mieux le détruire. Il ne trouve d'issue que dans la désignation de victimes ou dans ses propres contradictions.

Mais finalement, la seule issue est peut-être culturelle. Il n'y a peut-être que le *hardcore* punk qui l'a abouti. Et parmi les domaines d'application du terme, c'est d'ailleurs le seul où les acteurs sont profondément inoffensifs. Pour ces formes artistiques, la volonté de trouver l'essence des choses sous l'aspect de leur brutalité, de leur vitesse et de leur urgence n'a été qu'au prix de nos colères personnelles. Le rejet des institutions, le mépris des modes de vies petit-bourgeois et la critique des croyances communes n'a chez ces artistes pas d'effet destructeur ni de rejet stigmatisant. L'origine antisystème *hardcore* prend pour son art la tendance à produire sur la base d'une essence radicale, elle refuse l'ancêtre et l'avenir, elle se plante dans le présent, elle retourne tout sens donnée pour en exposer la vanité et Greil Marcus fait même se rejoindre les Dadaïstes et les punks dans leurs critiques de la masse, de l'esprit grégaire et du système.

Le nihilisme pour une fois est seulement situé dans une zone culturelle. Il initie des formes de vies. Ce sont à la fois des formes de socialité, des danses et des modalités d'être ensemble en plus d'une

certaine forme musicale. Dans sa thèse, Sangheon Lee analyse comment le punk hardcore aboutit à une hyper simplification musicale. Et c'est cela qui me semble prometteur. Le projet est de faire le moins possible sur la base d'une critique des récits superflus justifiant la complexité et l'injustice de la production capitaliste. Sa méthode est de saisir une impulsion brute et de la répéter. Ces artistes trouvent des formes minimales et efficaces. Ce geste peut qualifier le *gabber*, le rap ou les différentes formes de radicalisation de la *house* mais pas les minimalismes américains qui déploient la simplicité en faisant jouer des variations infimes qui aboutissent à la transe. Sangheon Lee décrit chez les musiciens les mêmes caractéristiques que l'on trouve chez les autres nihilistes. Il décrit leur désabusement, leur colère, leur sentiment d'effondrement des valeurs, leur obsession pour la fin, leur abolition de la croyance et leur désintérêt vis-à-vis de nos propriétés intrinsèques car ils n'y croient pas. L'ouverture qu'ils produisent est celui de la simplicité collective. En comparaison avec les fausses issues du nihilisme idéologique, le *hardcore* s'engage dans un geste simple qui semble être un aboutissement mais qui est en réalité une réouverture hors du champs complexe des processus de captation de l'énergie propre au champs productif. Et ils le font au profit de l'obstination d'être. Cette obstination est peut-être notre seule issue.

CONCLUSION

La violence revient inévitablement et sa possibilité semble nous entourer à chaque instant. L'impression ne semble pas ridicule que celui qui maîtrise la violence, maîtrise au final le champ de la politique. La période de paix relative que nous avons connu en Europe de la fin de la seconde guerre mondiale à aujourd'hui nous a habituer à extérioriser la violence, sur d'autre territoire ou sur nos étrangers locaux. Les fronts militaires se sont trouvés essentiellement au Moyen-Orient et l'interventionnisme militaro-policier de la Russie, de certain pays européen ou des EUA a parcellisé la violence dans le monde sans que globalement se dessine un conflit bipolaire. La paix que nous avons connue nous a permis de refuser et de critiquer le pouvoir de la force. Nous avons oublié que nous avons été fondées et nourri par la violence. Et surement pas uniquement par la violence des guerres puisqu'il est permis de douter que de préserver l'intégrité de son territoire soit la seule condition de la souveraineté politique. Nous avons été fondées par la maîtrise de la violence à la fois contre nous, la population, et à la fois dans le contrôle des territoire étrangers. Ainsi il est toujours étonnant de voir combien nous oublions la violence révolutionnaire qui a fondé les républiques et la violence impériale qui a fondé l'approvisionnement de nos ventres et de nos habitats. Mais l'externalisation de la violence nous a par la même occasion fait oublier combien la paix est dure à réaliser et combien elle nous demande d'engagement institutionnel, d'effort de langage et d'invention relationnelle.

Aujourd'hui, la violence de notre quotidien est relativement faible. Elle prend pourtant de plus en plus d'importance en même temps que ses contenus deviennent de plus en plus médiocres. Les faux dilemmes, les faux procès, les fausses issues appartiennent à cette violence un peu malade. Un faux dilemme, c'est se demander si l'on ne mange pas de viande est-ce que l'on peut prendre l'avion. Les faux procès c'est passer son temps dans l'autocritiques des individus car cette réflexivité critique à l'égard des membres du groupe qui reproduit le conflit en interne nous coupe de la possibilité d'une prise de conscience de notre unité politique. Les fausses issues sont ces solutions auxquelles on pense en se sacrifiant et en ce mortifiant et qui finissent par être des prises de position sociale sous la forme d'étiquettes plus ou moins funèbre. Et tous ces reflexes de la petite agressivité viennent avec la voix du ventre. Et il me semble que cette voix-là apparait lorsque l'on se sent à la fois enfermé chez soi et à la fois faible face à la complexité du monde.

On vient de réfléchir au fonctionnement de ces trois impasses. Les irritations répétées des médias et leur pessimisme font que l'on finit par aimer se nourrir de merde. C'est-à-dire que l'on finit par aimer râler, et on voit bien qu'il ne s'agit pas de se dire des bonnes nouvelles pour contrebalancer ce pessimisme intellectuel. Il s'agit plutôt de se réaffirmer comme sujet pensant, vider les prisons et s'obstiner dans notre simplicité d'être.